

Dream house. Sur la maison étagée

C'est un homme à un seul étage : il a sa cave dans son grenier
Joë Bousquet, *La neige d'une autre âge*, 1952

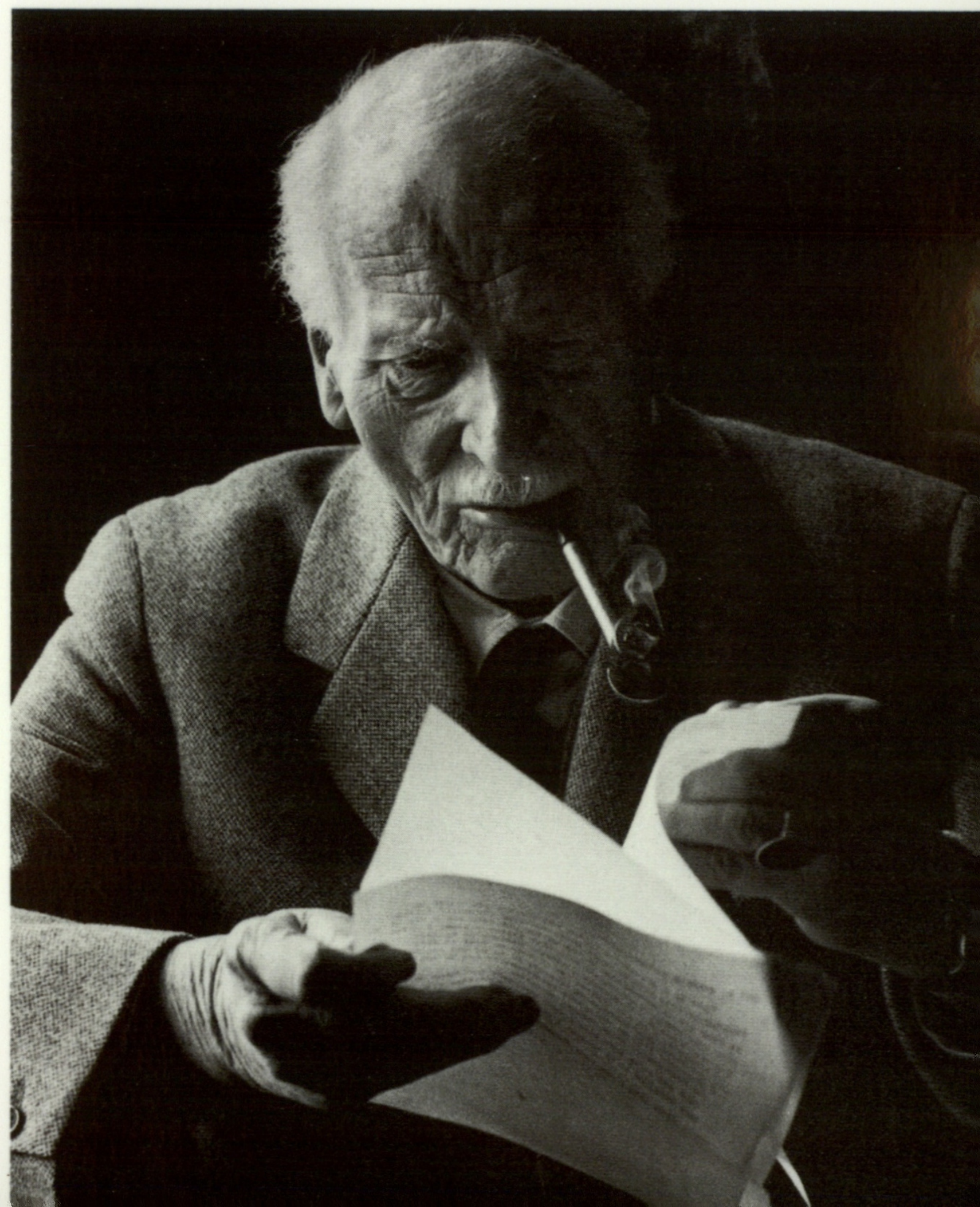
Carl Gustav Jung

« Ma vie »

Souvenirs, rêves et pensées

recueillis par Aniela Jaffé

traduits par Roland Cahen et Yves Le Lay



et qui devait me préoccuper toute ma vie durant. J'avais alors trois ou quatre ans.

Le presbytère est situé isolé près du château de Laufen et derrière la ferme du sacristain s'étend une grande prairie. Dans mon rêve, j'étais dans cette prairie. J'y découvris tout à coup un trou sombre, carré, maçonné dans la terre. Je ne l'avais jamais vu auparavant. Curieux, je m'en approchai et regardai au fond. Je vis un escalier de pierre qui s'enfonçait; hésitant et craintif, je descendis. En bas, une porte en plein cintre était fermée d'un rideau vert. Le rideau était grand et lourd, fait d'un tissu ouvragé ou de brocart; je remarquai qu'il avait très riche apparence. Curieux de savoir ce qui pouvait bien être caché derrière, je l'écartai et vis un espace carré d'environ dix mètres de longueur que baignait une lumière crépusculaire. Le plafond voûté était en pierre et le sol recouvert de dalles. Au milieu, de l'entrée jusqu'à une estrade basse, s'étendait un tapis rouge. Un trône d'or se dressait sur l'estrade; il était merveilleusement travaillé. Je n'oserais l'affirmer, mais il était peut-être recouvert d'un coussin rouge. Le siège, véritable trône royal, était splendide, comme dans les contes! Dessus, un objet se dressait, forme gigantesque qui atteignait presque le plafond. D'abord, je pensai à un grand tronc d'arbre. Haut de quatre à cinq mètres, son diamètre était de cinquante à soixante centimètres. Cet objet était étrangement constitué: fait de peau et de chair vivante, il portait à sa partie supérieure une sorte de tête de forme conique, sans visage, sans chevelure. Sur le sommet, un œil unique, immobile, regardait vers le haut.

La pièce était relativement claire, bien qu'il n'y eût ni fenêtre, ni lumière. Mais, au-dessus de la tête brillait une certaine clarté. L'objet ne remuait pas et pourtant j'avais l'impression qu'à chaque instant il pouvait, tel un ver, descendre de son trône et ramper vers moi. J'étais comme paralysé par l'angoisse. A cet instant insupportable, j'entendis soudain la voix de ma mère venant comme de l'extérieur et d'en haut, qui criait: « Oui, regarde-le bien, c'est l'ogre, le mangeur d'hommes! » J'en ressentis une peur infernale et m'éveillai suant d'angoisse. A partir de ce moment j'eus, durant plusieurs soirs, peur de m'endormir: je redoutais d'avoir encore un rêve semblable.

Ce rêve m'a préoccupé pendant des années. Ce n'est que

beaucoup plus tard que je découvris que l'objet étrange était un phallus et, des dizaines d'années après, je compris que ce phallus était un phallus rituel. Je n'ai jamais pu établir si ma mère dans le rêve voulait dire : « *C'est ça l'ogre* » ou « *Ça c'est l'ogre* ». Dans le premier cas, elle aurait voulu dire que ce n'était pas « Jésus » ou le « jésuite » qui mangeait les enfants, mais le phallus; dans le second, que celui qui mange les hommes, d'une façon générale, est représenté par le phallus, par conséquent que le sombre « Seigneur Jésus », le jésuite et le phallus étaient identiques.

La signification abstraite du phallus est caractérisée par ce fait que le membre en lui-même est intronisé de façon ithyphallique (ἰθύς = dressé). Le trou dans la prairie représentait sans doute une tombe. La tombe elle-même est un temple souterrain dont le rideau vert rappelle la prairie et symbolise donc ici le mystère de la terre recouverte de végétation verdoyante. Le tapis était rouge sang. D'où venait la voûte? Étais-je déjà allé sur le Munot, le donjon de Schaffhouse? Il n'est guère probable que l'on y ait conduit un enfant de trois ans. Donc, il ne saurait être question d'un résidu de souvenir. De même, l'origine de l'ithyphallus, anatomiquement exact, reste inconnue. L'interprétation de l'*orificium urethrae* — l'orifice urétral — en tant qu'œil, avec au-dessus, semble-t-il, une source de clarté, rappelle l'étymologie de phallus (φαλός = lumineux, brillant¹).

Le phallus de ce rêve semble, en tout cas, un dieu souterrain qu'il vaut mieux ne pas mentionner. Comme tel il m'a habité, à travers toute ma jeunesse, et il a résonné en moi chaque fois que l'on parlait avec trop d'emphasis du Seigneur Jésus-Christ. Le « Seigneur Jésus » n'a jamais été, pour moi, tout à fait réel, jamais tout à fait acceptable, jamais tout à fait digne d'amour, car toujours je pensais à sa contrepartie souterraine comme à une révélation que je n'avais pas cherchée et qui était épouvantable.

Le « déguisement » du jésuite jeta une ombre sur la doctrine chrétienne que l'on m'enseignait; elle m'apparaissait comme

1. Cf. C. G. Jung, *Symbole der Wandlung*, Rascher, Zurich, 1952, *Métamorphoses de l'âme et ses symboles*, préface et traduction d'Yves Le Lay, Librairie de l'Université, Genève, et Buchet-Chastel, Paris, 1953, p. 226 et sq. [Voir aussi p. 42 du présent ouvrage.]

une solennelle mascarade, une sorte de cortège funèbre. Certes, les gens pouvaient y arborer une mine sérieuse ou triste mais, en un tournemain, ils semblaient rire en secret et ne pas être affligés du tout. Le « Seigneur Jésus » me semblait être, je ne sais pourquoi, une sorte de dieu des morts — secourable puisqu'il chassait les fantômes de la nuit, mais en lui-même effrayant parce qu'il était crucifié et cadavre sanglant. En secret, son amour et sa bonté sans cesse loués devant moi me paraissaient suspects parce que ceux qui me parlaient du « bon Seigneur Jésus » étaient principalement les gens aux redingotes noires, aux souliers reluisants, qui évoquaient toujours en moi les enterrements. C'étaient les collègues de mon père et huit oncles, tous pasteurs. Ils m'inspirèrent de l'angoisse pendant de nombreuses années; et je ne parle pas des prêtres catholiques qui venaient occasionnellement et qui me rappelaient le « jésuite » qui m'avait effrayé. Ces mêmes jésuites avaient causé à mon père crainte et irritation. Les années suivantes, jusqu'à ma confirmation, je me donnai le plus grand mal pour arriver, malgré tout, à établir la relation positive avec le Christ que l'on attendait de moi. Mais je ne parvenais pas à surmonter ma secrète méfiance.

En fait, tout enfant a peur de l'« homme noir » et là n'était pas l'essentiel de cette expérience; l'essentiel, c'était la formulation d'une connaissance qui s'imposait douloureusement à mon cerveau d'enfant : « C'est un jésuite. » De même, dans mon rêve, l'essentiel est l'étrange manifestation symbolique et l'étonnante interprétation : « mangeur d'hommes ». Ce n'est pas le fantôme enfantin du « mangeur d'hommes » qui est essentiel, mais le fait qu'il soit assis sur un trône d'or souterrain. Pour ma conscience d'enfant, c'était d'abord le roi qui s'asseyait sur un trône d'or; puis, sur un trône beaucoup plus beau, beaucoup plus élevé et beaucoup plus doré, au loin dans le ciel bleu, se trouvaient le Bon Dieu et le Seigneur Jésus, couronnés d'or et vêtus de blanc. Or, c'est de ce Seigneur Jésus que venait, descendant de la montagne boisée, le « jésuite », en robe noire de femme avec un large chapeau noir. J'étais encore contraint, parfois, de regarder là-haut pour savoir si le danger ne me menaçait pas à nouveau.

Dans mon rêve, je descendais dans la grotte, je trouvais un autre être sur le trône doré, un être inhumain, issu des

à contenu collectif, avec une masse de matériel symbolique. L'un d'eux surtout fut important pour moi, car il me conduisit pour la première fois à la notion d'« inconscient collectif » : c'est pourquoi il constitua une sorte de prélude à mon livre *Métamorphoses et symboles de la libido*¹.

Voici ce rêve : je me trouvais dans une maison à deux étages, inconnue de moi. C'était « ma » maison. J'étais à l'étage supérieur. Une sorte de salle de séjour avec de beaux meubles de style rococo s'y trouvait. Aux murs, de précieux tableaux étaient suspendus. J'étais surpris que ce dût être ma maison et je pensais : « Pas mal ! » Tout à coup me vint l'idée que je ne savais pas encore quel aspect avait l'étage inférieur. Je descendis l'escalier et arrivai au rez-de-chaussée. Là tout était plus ancien : cette partie de la maison datait du xve ou du xvi^e siècle. L'installation était moyenâgeuse et les carrelages de tuiles rouges. Tout était dans la pénombre. J'allais d'une pièce dans une autre, me disant : je dois maintenant explorer la maison entière ! J'arrivai à une lourde porte, je l'ouvris. Derrière je découvris un escalier de pierre conduisant à la cave. Je le descendis et arrivai dans une pièce très ancienne, magnifiquement voûtée. En examinant les murs je découvris qu'entre les pierres ordinaires du mur étaient des couches de briques, le mortier en contenant des débris. Je reconnus à cela que les murs dataient de l'époque romaine. Mon intérêt avait grandi au maximum. J'examinai aussi le sol recouvert de dalles. Dans l'une d'elles je découvris un anneau. Je le tirai : la dalle se souleva, là encore se trouvait un escalier fait d'étroites marches de pierre, qui conduisait dans la profondeur. Je le descendis et parvins dans une grotte rocheuse, basse. Dans l'épaisse poussière qui recouvrait le sol étaient des ossements, des débris de vases, sortes de vestiges d'une civilisation primitive. Je découvris deux crânes humains, probablement très vieux, à moitié désagrégés. — Puis je me réveillai.

Ce qui intéressa surtout Freud dans ce rêve, c'étaient les deux crânes. Il en reparlait continuellement et me suggéra de découvrir en moi dans leur contexte un *désir* éventuel. Que pensais-je des crânes ? De qui provenaient-ils ? Naturellement je savais fort bien où il voulait en venir : de secrets

1. Ouv. cité, voir p. 32 et 42.

désirs de mort y seraient cachés. « A vrai dire qu'attend-il ? » pensai-je en moi-même. De qui dois-je souhaiter la mort ? Je ressentais de violentes résistances contre une telle interprétation ; je soupçonnais aussi la vraie signification du rêve. Mais, à cette époque, je n'avais pas encore confiance en mon jugement et je tenais à connaître son avis. Je voulais apprendre de lui ; aussi j'obéis à son intention et dis : « ma femme et ma belle-sœur » — car il me fallait bien nommer quelqu'un dont il valait la peine de souhaiter la mort !

J'étais alors encore jeune marié et je savais parfaitement qu'il n'y avait en moi rien qui puisse indiquer la présence d'un tel désir. Mais je n'aurais pu donner à Freud mes propres associations pour interpréter le rêve sans me heurter à son incompréhension et à de violentes résistances. Je ne me sentais pas à la hauteur pour leur tenir tête. Je craignais aussi de perdre son amitié si je maintenais mon point de vue. D'un autre côté, je voulais savoir ce qui résulterait de ma réponse et comment il réagirait si je le leurrais en abondant dans le sens de sa propre doctrine. Aussi lui racontai-je un mensonge.

J'avais parfaitement conscience qu'au point de vue moral ma façon d'agir n'était pas sans reproche. Mais il m'aurait été impossible de découvrir à Freud le monde de mes pensées. Il y avait entre le sien et le mien un abîme trop profond. De fait, Freud fut comme délivré par ma réponse. Je pus ainsi me rendre compte qu'il était désemparé en présence de rêves de cette sorte et qu'il cherchait refuge dans sa propre doctrine. Quant à moi, il m'importait de découvrir le véritable sens du rêve.

Il était clair que la maison représentait une sorte d'image de la psyché, autrement dit de ma situation consciente d'alors, avec des compléments encore inconscients. La conscience était caractérisée par la salle de séjour ; elle semblait pouvoir être habitée malgré son style vieillot.

Au rez-de-chaussée, commençait déjà l'inconscient. Plus je descendais dans la profondeur, plus tout devenait étrange et obscur. Dans la grotte je découvris des restes d'une civilisation primitive, autrement dit le monde de l'homme primitif en moi ; ce monde ne pouvait guère être atteint ou éclairé par la conscience. L'âme primitive de l'homme confine à la vie de l'âme animale, de même que les grottes des temps primitifs furent le plus souvent habitées par des animaux.

avant que les hommes ne s'en emparassent pour eux-mêmes.

Je pris conscience alors d'une façon toute particulière de la grande différence de nature qui séparait l'attitude mentale de Freud de la mienne propre. J'avais grandi dans l'atmosphère intensément historique de Bâle à la fin du siècle précédent et la lecture des vieux philosophes m'avait procuré une certaine connaissance de l'histoire de la psychologie. Quand je réfléchissais sur des rêves, ou des contenus de l'inconscient, je ne le faisais jamais sans recourir à des comparaisons historiques; alors que j'étais étudiant, je m'étais chaque fois servi, à cette intention, du vieux lexique de philosophie de Krug. J'avais, en particulier, connaissance des auteurs du XVIII^e siècle ainsi que de ceux du début du XIX^e siècle. Ce monde constituait l'atmosphère de ma salle de séjour du premier étage. Par contre, j'avais l'impression que pour Freud « l'histoire de l'esprit humain » commençait avec Büchner, Moleschott, Dubois-Reymond et Darwin.

Le rêve venait ajouter à ma situation consciente, que je viens de décrire, d'autres couches de conscience : le rez-de-chaussée au style moyenâgeux, depuis longtemps inhabité, puis la cave romaine et enfin la grotte préhistorique. Elles représentaient des époques révolues et des niveaux de conscience dépassés.

Durant les jours qui avaient précédé le rêve, bien des questions m'avaient ardemment préoccupé : quelles sont les prémisses sur lesquelles repose la psychologie freudienne? Dans quelle catégorie de la pensée humaine doit-on la ranger? Quel est le rapport entre son personnalisme presque exclusif et les antécédents historiques généraux? Mon rêve apportait la réponse. Il remontait, de toute évidence, jusqu'aux bases de l'histoire des civilisations, qui est une histoire de stades successifs de la conscience. Il décrivait comme un diagramme structural de l'âme humaine, une condition préalable de nature essentiellement *impersonnelle*. Cette idée eut pour moi force d'évidence : *it clicked*, comme disent les Anglais; et le rêve devint pour moi une image directrice, qui, par la suite, se confirma dans une mesure alors imprévisible. Par ce rêve, je soupçonnais pour la première fois l'existence d'un *a priori* collectif de la psyché personnelle, *a priori* que je considérai d'abord comme étant des vestiges de modes fonctionnels

anté-
mes
que
des

Je

« fa

sign

dire

nat

ce

une

yeu

nov

bie

sou

per

j'a

l'e

de

ta

co

l'i

av

te

m

u

su

et

li

b

p

c

j

c

a

e

de perdre le contrôle de moi-même, de devenir une proie de l'inconscient, et je ne savais que trop clairement, en tant que psychiatre, ce que cela voulait dire. Il me fallait cependant tenter de m'emparer de ces images. Si je ne le faisais point, je risquais qu'elles ne s'emparassent de moi. Dans l'appréhension de ces risques, un motif de poids me semblait être la conviction que je ne pouvais pas attendre de mes malades qu'ils entreprissent jamais ce que je n'aurais pas moi-même osé accomplir.

Le prétexte que les malades avaient, eux, à leur côté, une aide, ne parvenait pas à m'en imposer. Car je savais que la prétendue aide, c'est-à-dire moi, ne connaissait pas encore cette matière et ces domaines en fonction d'une expérience personnelle, et que je possédais tout au plus à leur sujet quelques préjugés théoriques de valeur douteuse. La pensée que j'osais l'entreprise aventureuse dans laquelle je m'empêtrais, non seulement pour moi mais finalement aussi pour mes malades m'a puissamment secouru en bien des phases critiques.

Ce fut au temps de l'Avent de l'année 1913 que je me décidai à entreprendre le pas décisif — le 12 décembre. J'étais assis à mon bureau, pesai une fois encore les craintes que j'éprouvais, puis je me laissai tomber.

Ce fut alors comme si, au sens propre, le sol cédait sous moi et comme si j'étais précipité dans une profondeur obscure. Je ne pus me défendre d'un sentiment de panique. Mais soudain, et sans que j'eusse encore atteint une trop grande profondeur, je me retrouvai — à mon grand soulagement — sur mes pieds, dans une masse molle, visqueuse. J'étais dans une obscurité presque totale. Après quelque temps mes yeux s'habituaient à l'obscurité, celle d'un sombre crépuscule. Devant moi était l'entrée d'une caverne obscure; un nain s'y tenait debout. Il me semblait être de cuir, comme s'il avait été momifié. Je dus me glisser tout contre lui pour passer par l'entrée étroite, et je pataugeai, une eau glacée jusqu'aux genoux, vers l'autre bout de la caverne. Là, sur une bande de rocher en saillie, un cristal rouge scintillait. Je me saisis de la pierre, la soulevai, et découvris que dessous, il y avait un espace vide. Je ne pus tout d'abord rien y discerner. Mais finalement, j'aperçus, dans les profondeurs, de l'eau qui coulait.

Un cadavre passa, entraîné par le courant; c'était un adolescent aux cheveux blonds, blessé à la tête. Il fut suivi d'un énorme scarabée noir, et alors apparut, surgissant du fond des eaux, un soleil rouge naissant. Aveuglé par la lumière, je voulus replacer la pierre sur l'orifice. Mais à ce moment, un liquide fit pression pour passer à travers la brèche. C'était du sang! Un jet épais jaillit sur moi et j'en ressentis une nausée. Le jet de sang dura, à ce qu'il me sembla, un temps d'une longueur intolérable. A la fin, il tarit, ce qui mit un terme à cette vision.

Ces images me laissèrent consterné. Naturellement, je vis que la pièce de résistance en était un mythe du héros et un mythe solaire, un drame de la mort et du renouvellement, l'idée de renaissance se trouvant exprimée par le scarabée égyptien. A la fin, aurait dû survenir le jour nouveau. Au lieu de ce dernier avait surgi l'insupportable flot de sang, un phénomène exceptionnellement anormal, à ce qu'il me parut. Il me revint alors à l'esprit la vision du sang que j'avais eue l'automne de la même année et je renonçai à toute autre tentative de comprendre.

Six jours plus tard (le 18 décembre 1913), j'eus le rêve suivant : je me trouvais avec un adolescent inconnu à la peau foncée, un sauvage, dans une montagne solitaire et rocheuse. C'était avant le lever du jour; le ciel, à l'orient, était déjà clair, et les étoiles commençaient à s'éteindre. Par-delà les montagnes, retentit le cor de Siegfried et je sus dès lors qu'il nous fallait le tuer. Nous étions armés de fusils et nous nous mîmes en embuscade dans un chemin étroit.

Soudain Siegfried apparut au loin tout au haut de la crête de la montagne, dans le premier rayon du soleil levant. Dans un char fait d'ossements, il descendit à une vitesse folle le flanc rocheux de la montagne. Lorsqu'il apparut à un tournant, nous tirâmes sur lui et il s'effondra, mortellement atteint.

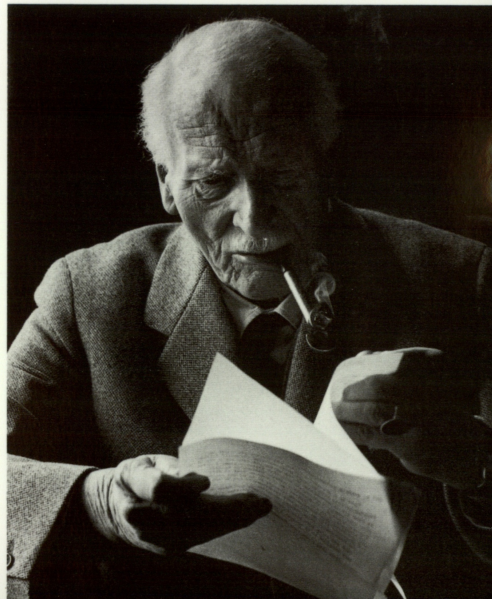
Plein de dégoût et de remords d'avoir détruit quelque chose de si grand et de si beau, je m'apprêtais à fuir, poussé par la peur qu'on pût découvrir le meurtre. A ce moment survint une pluie drue et abondante dont je savais qu'elle ferait disparaître toutes les traces de l'attentat. J'avais échappé au danger d'être découvert, la vie pouvait continuer, mais il restait en moi un sentiment intolérable de culpabilité.

En m'éveillant après ce rêve, j'y réfléchis, mais il m'était

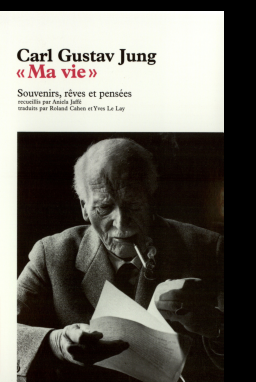
“j’y découvris tout à coup un trou sombre, carré, maçonné dans la terre. Je ne l’avais jamais vu auparavant. Curieux, je m’en approchai et regardai au fond. Je vis un escalier de pierre qui s’enfonçait ; hésitant et craintif, je descendis. En bas, une porte en plein cintre était fermée d’un rideau vert. Le rideau était grand et lourd, fait d’un tissu ouvragé ou de brocart [...] je l’écartai et vis un espace carré d’environ dix mètres de longueur que baignait une lumière crépusculaire. Le plafond voûté était en pierre et le sol recouvert de dalles. Au milieu, de l’entrée jusqu’à une estrade basse, s’étendait un tapis rouge. Un trône d’or se dressait sur l’estrade ; il était merveilleusement travaillé”.

Carl Gustav Jung
« Ma vie »

Souvenirs, rêves et pensées
recueillis par Aniela Jaffé
traduits par Roland Cahen et Yves Le Lay



“Je me trouvais dans une maison à deux étages, inconnue de moi. C’était ‘ma’ maison. J’étais à l’étage supérieur. Une sorte de salle de séjour avec de beaux meubles de style rococo s’y trouvait. Aux murs, de précieux tableaux étaient suspendus. J’étais surpris que ce dût être ma maison et je pensais : ‘Pas mal!’ Tou à coup me vint l’idée que je ne savais pas encore quel aspect avait l’étage inférieur. Je descendais l’escalier et arrivai au rez-de-chaussée. Là tout était plus ancien : cette partie de la maison datait du XVe ou du XVIe siècle. L’installation était moyenâgeuse et les carrelages de tuiles rouges. Tout était dans la pénombre. J’allais d’une pièce dans une autre, me disant : je dois maintenant explorer la maison entière ! J’arrivai à une lourde porte, je l’ouvris. Derrière je découvrit un escalier de pierre conduisant à la cave. Je le descendis et arrivai dans une pièce très ancienne, magnifiquement voûtée. En examinant les murs je découvris qu’entre les pierres ordinaires du mur étaient des couches de briques, le mortier en contenant des débris. Je reconnus à cela que les murs dataient de l’époque romaine. [...] J’examinai aussi le sol recouvert de dalles. Dans l’une d’elles je découvris un anneau. Je le tirai : la dalle se souleva, là encore se trouvait un escalier fait d’étroites marches de pierre, qui conduisait dans la profondeur. Je le descendis et parvins dans une grotte rocheuse, basse. Dans l’épaisse poussière qui recouvrait le sol étaient des ossements, des débris de vases, sortes de vestiges d’une civilisation primitive. Je découvris deux crânes humains, probablement très vieux, à moitié désagrégés. – Puis je me réveillai”

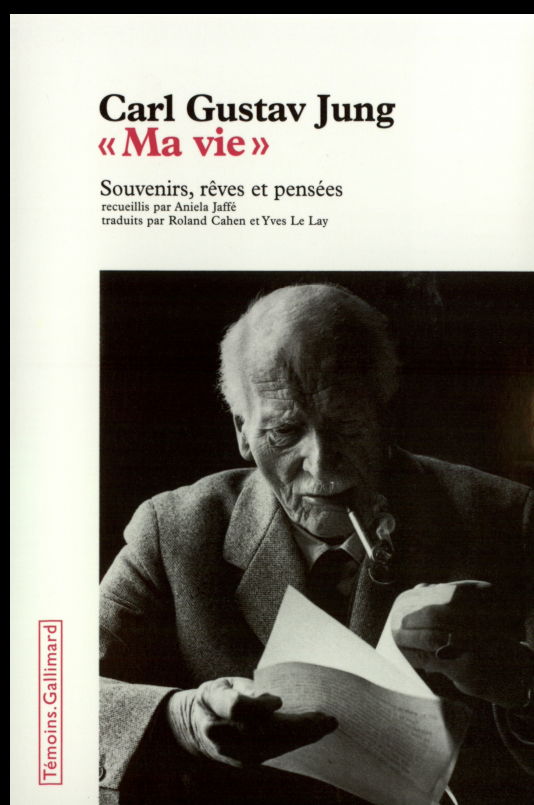




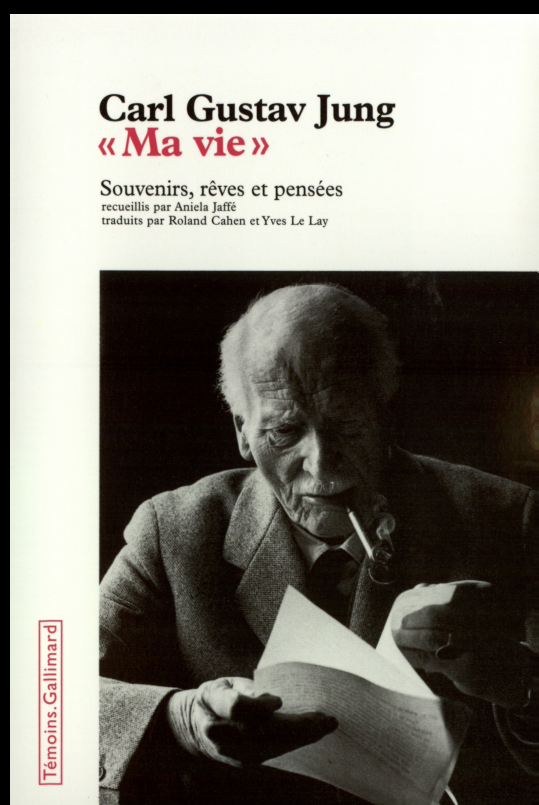
Freud, G. Stanley Hall, Jung; Abraham A. Brill, Ernest Jones, Ferenczi,
Clark University, Worcester, Massachusetts. Septembre 1909

“Il était clair que la maison représentait une sorte d’image de la psyché, autrement dit de ma situation consciente d’alors, avec des compléments encore inconscients. La conscience était caractérisée par la salle de séjour ; elle semblait pouvoir être habitée malgré son style vieillot. Au rez-de-chaussée, commençait déjà l’inconscient. Plus je descendais dans la profondeur, plus tout devenait étrange et obscur”

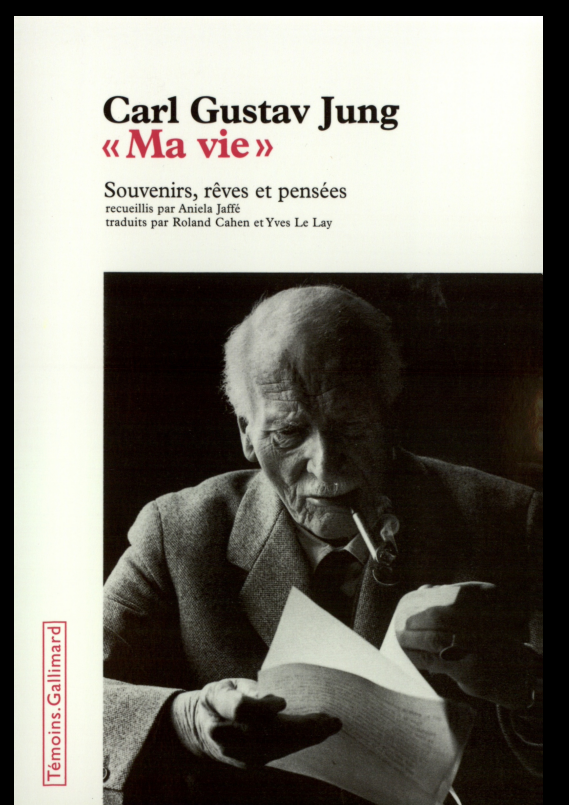
“Dans la grotte je découvris des restes d’une civilisation primitive, autrement dit le monde de l’homme primitif en moi ; ce monde ne pouvait guère être atteint ou éclairé par la conscience. L’âme primitive de l’homme confine à la vie de l’âme animale, de même que les grottes des temps primitifs furent le plus souvent habitées par des animaux, avant que les hommes ne s’en emparassent pour eux-mêmes”

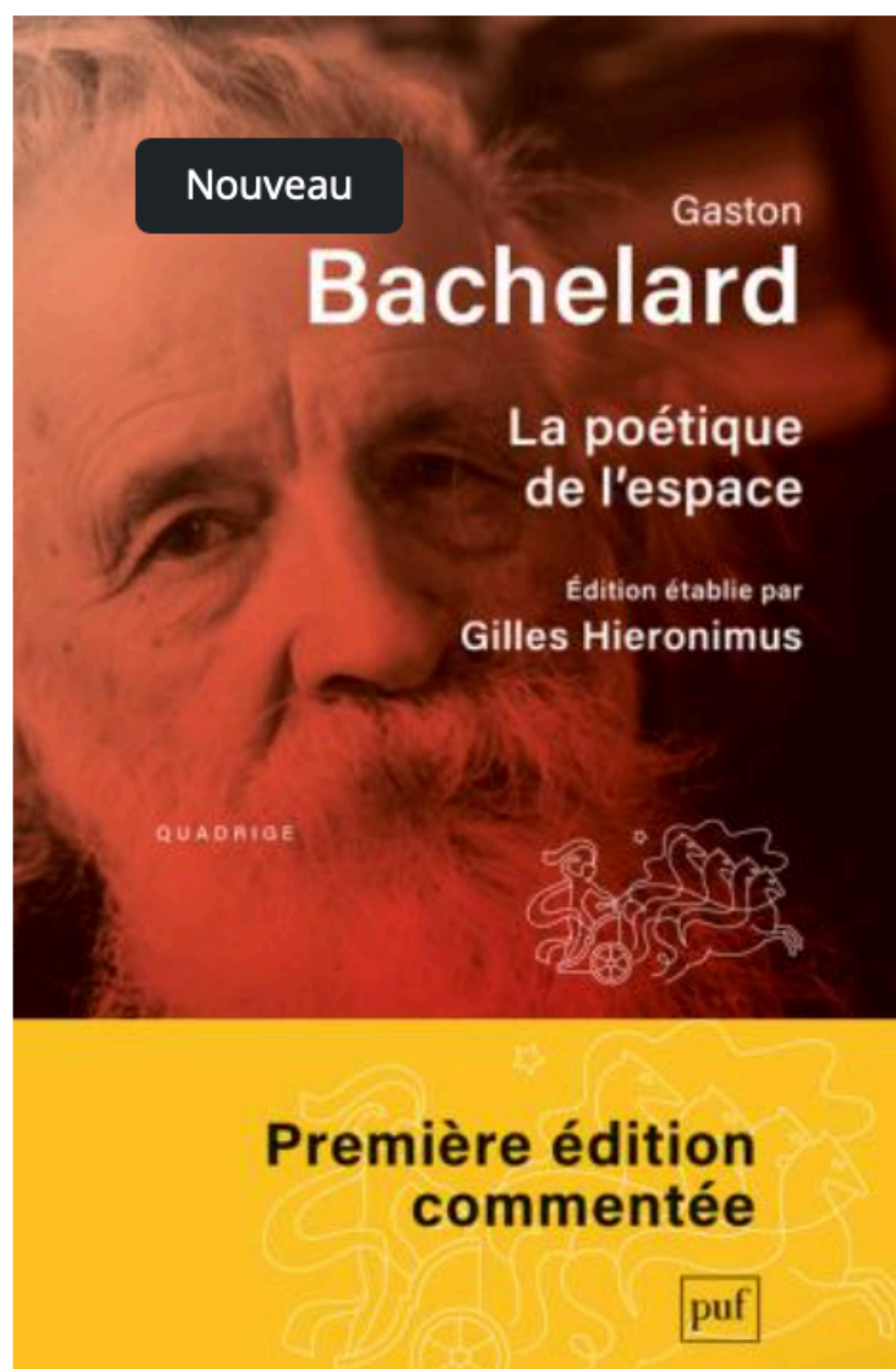


“le rez-de-chaussée au style moyenâgeux, depuis longtemps inhabité, puis la cave romaine et enfin la grotte préhistorique. Elles représentaient des époques révolues et des niveaux de conscience dépassés”. Son rêve “remontait, de toute évidence, jusqu’aux bases de l’histoire des civilisations, qui est une histoire de stades successifs de la conscience. Il décrivait comme un diagramme structural de l’âme humaine, une condition préalable de nature essentiellement *impersonnelle*”



“je me laissai tomber. Ce fut alors comme si, au sens propre, le sol cédait sous moi et comme si j’étais précipité dans une profondeur obscure. Je ne pus me défendre d’un sentiment de panique. Mais soudain, et sans que j’eusse encore atteint une trop grande profondeur, je me retrouvai – à mon grand soulagement – sur mes pieds, dans une masse molle, visqueuse. J’étais dans une obscurité presque totale. Après quelque temps mes yeux s’habituaient à l’obscurité, celle d’un sombre crépuscule. Devant moi était l’entrée d’une caverne obscure ; un nain s’y tenait debout. Il me semblait être de cuir, comme s’il avait été momifié. Je dus me glisser tout contre lui pour passer par l’entrée étroite, et je pataugeai, une eau glacée jusqu’aux genoux, vers l’autre bout de la caverne. Là, sur une bande de rocher en saillie, un cristal rouge scintillait. Je me saisis de la pierre, la soulevai, et découvris que dessous, il y avait un espace vide. Je ne pus tout d’abord rien y discerner. Mais finalement, j’aperçus, dans les profondeurs, de l’eau qui coulait. / Un cadavre passa, entraîné par le courant ; c’était un adolescent aux cheveux blonds, blessé à la tête. Il fut suivi d’un énorme scarabée noir, et alors apparut, surgissant du fond des eaux, un soleil rouge naissant. Aveuglé par la lumière, je voulus replacer la pierre sur l’orifice. Mais à ce moment, un liquide fit pression pour passer à travers la brèche. C’était du sang ! Un jet épais jaillit sur moi et j’en ressentis une nausée. Le jet de sang dura, à ce qu’il me sembla, un temps d’une longueur intolérable. A la fin, il tarit, ce qui mit un terme à cette vision”





La poétique de l'espace

Gaston Bachelard

Collection : **Quadrige**

Discipline : **Philosophie**

Catégorie : **Livre et assimilé**

Date de parution : **27/05/2020**

“Qu’on me permette la comparaison suivante : nous avons à décrire et à expliquer un bâtiment ; son étage supérieur a été construit au XIXe siècle ; le rez-de-chaussée date du XVIe siècle et l’examen plus minutieux de la maçonnerie montre qu’elle a été faite avec les matériaux d’une tour du IIe siècle. Dans la cave, nous découvrons des fondations romaines et sous celle-ci il y a une grotte obstruée sur le sol de laquelle on découvre, dans les couches supérieures, des outils de silex et, dans les couches plus profondes, des restes de la faune glaciaire. Ce serait là à peu près l’image de la structure de notre âme : nous vivons à l’étage supérieur et n’avons que vaguement conscience que l’étage inférieur est assez vieux. Ce qui est au-dessous de la surface de la terre est, pour nous, tout à fait inconscient.

“à mesure que nous descendons plus / profondément dans la maison, l’horizon se rétrécit ; nous entrons dans l’obscurité des choses les plus proches pour toucher finalement la nudité du fond rocheux et, en même temps, ces époques lointaines où des chasseurs de rennes défendaient contre les puissances élémentaires d’une nature rude leur précaire existence”

Jung, “Le conditionnement terrestre de l’âme” (1927), in *Essais de psychologie analytique*, tr. Yves Le Lay, Paris, Stock, 1931, pp. 60-114, puis “Âme et terre” [*Seele und Erde*; tr. ing. *Mind and the Earth*], in *Problèmes de l’âme moderne*, sous la direction de Roland Cahen, tr. Yves Le Lay, Buchet/Chastel, 1960, pp. 39-67.